

L'Etranger d'Albert Camus mis en scène par la Compagnie « le Mille-feuille »

L'Etranger, premier roman d'Albert Camus, consacré par le prix Nobel en 1957, est le récit qui inaugure le « cycle de l'absurde » avec *Le Mythe de Sisyphe*, *Caligula* et *Le Malentendu*. Il est ici revisité par une lecture théâtrale, lui conférant, non pas une nouvelle dimension mais, semblerait-il sa dimension originelle. L'œuvre voit son souffle restitué, sa respiration insufflée par deux acteurs qui incarnent le discours théâtral. Le personnage de Meursault est interprété par Ken Michel, quant à Maïlys Castets, elle investit pas moins d'une dizaine de personnages. Double performance : Ken reste en scène du début à la fin, Maïlys, quant à elle, est à la fois Salamano et Perez, devient concierge puis se métamorphose en Raymond et les autres...

Dès les premières paroles, désormais anthologiques, « Aujourd'hui, maman est morte... » l'alchimie opère : la voix se pose, impérieuse, s'impose en silences, ponctués par la chorégraphie d'une violoniste, Fabienne Pratali, à la gestuelle sûre, tranchant l'air qui se fend ou se brise, se délite comme toutes les certitudes humaines. Meursault est face au public, dans un costume blanc mais pas trop, chemise plutôt marine ; la veste est ouverte, il ne porte pas de cravate ; c'est bien Meursault, quelconque, mais dont la voix, rauque parfois, transporte avec elle et la mer et le soleil d'une Algérie métissée. Rien dans la mise en scène pour autant n'impose au spectateur une imagerie orientaliste, rien qui contente le regard, le comble. Au contraire il s'abîme dans une mise en scène du dépouillement, deux chaises, en arrière-scène, un billot de bois dans lequel est enfoncée une épée ; la violoniste s'efface dans un angle, tournant le dos au public, pour laisser la place au texte de Camus, comme on s'efface derrière le personnage principal, l'écriture de l'auteur, dont on n'a rien à dire, si ce n'est qu'elle est poésie pure. Les acteurs servent le texte. Plusieurs scènes narratives ont été choisies : l'écriture romanesque revient à la parole première. On entend dès lors Meursault et le concierge à l'enterrement de la mère, Meursault et Marie - lequel ne la demande pas en mariage...

Le public lycéen n'est pas conquis d'avance. Certains élèves ont étudié en cours des extraits de *L'Etranger*, entendu parler de l'absurde... Ils sont excités, et nombreux... Pourtant, la parole ouvre une brèche qui en appelle au silence, s'insinue et traverse le public, étonne, bouscule, intrigue et secoue. Le jeu des acteurs subjugué ; on cesse de parler, on ne chuchote pas même, parfois on a envie de rire, mais d'un drôle de rire, on éprouve quelque chose qui pourrait bien ressembler à l'absurde, qui comme nous le dit Camus est « vécu avant d'être pensé ». C'est que l'absurde précède les personnages et l'histoire même qui va se jouer : il est déjà là, axiome de notre humaine condition, sous la forme d'un glaive planté dans l'espace scénique ; par le jeu des acteurs cette épée se métamorphose et devient cercueil, grille de parloir, couteau, crucifix, lame tranchante de la guillotine pour le « spectacle final ». Les élèves découvrent l'objet théâtral, polymorphe et polysémique, le foulard rouge sensuel de Marie est aussi brassard de deuil ou linceul, laisse, au bout de laquelle n'est plus attaché le chien de Salamano...

Un jeu d'ombre et de lumière se trame dans la trame du rideau noir balayé de stries lumineuses ou de grains de lumière ; des coups de soleil sont assénés sur un sable qui est plage ou arène, terre des hommes qui ne cesse de reproduire indéfiniment un même combat perdu d'avance... Toutefois, l'absurde consenti, tout devient possible, et l'amour d'une mère et la mort d'un fils, l'amour de la vie en tout ce qui la tisse, d'un cheveu de femme à « un ciel chargé de signes et d'étoiles ». C'est le cri que lance Meursault au public médusé au spectacle d'une folle lucidité. Convoqués par la double énonciation théâtrale en tant que spectateurs d'une pièce dans laquelle ils jouent eux-mêmes le rôle du public, les élèves expérimentent l'absurde dans la conscience jubilatoire du tragique.

Marie-Hélène Raffy, Professeur de Lettres